

# Le fantôme chinois de Billeter

Il a fallu un demi-siècle au sinologue Jean François Billeter pour raconter sa découverte de la Chine en 1963 et éclaircir le mystère planant sur la famille de Wen, son épouse

FRANÇOIS BOUGON

Il est difficile aujourd'hui d'imaginer ce que fut Pékin pour de jeunes étudiants étrangers au milieu des années 1960 : il en fallait, de l'abnégation et de la passion, pour étudier alors le mandarin. Non pas seulement parce que cette langue tonale est réputée difficile, mais aussi car ces efforts n'étaient guère encouragés par le régime maoïste. De plus, ce *putonghua* (« langue commune »), érigé en idiome officiel, avait été asséché par les communistes : réduit à une série de slogans qui seraient répétés jusqu'en Occident, dans des versions traduites, par les « maolâtres ». On était loin des vers de Du Fu ou de Li Bai.

Jean François Billeter, né à Bâle en 1939, a connu cette époque, avant de devenir l'un des sinologues francophones les plus intéressants et sûrement l'un des plus discrets – longtemps professeur d'études chinoises à l'université de Genève, il a décidé de ne jamais répondre aux questions de journalistes sur l'actualité. Mais, contrairement à son confrère belge Pierre Ryckmans (1935-2014), devenu célèbre sous le pseudonyme de Simon Leys avec des livres comme *Les Habits neufs du président Mao* (Champ libre, 1971), le Suisse n'avait pas publié « à chaud » sur cette époque où les étrangers étaient vus avec suspicion, quand ils n'étaient pas carrément accusés d'être des espions par le régime communiste. « Dans le monde d'alors, je ne pouvais pas partir plus loin. Les communistes avaient pris le pouvoir, ils avaient

Jean François Billeter dit avoir mis beaucoup de temps à comprendre les années noires de la Révolution rouge, en particulier grâce à la lecture de Castoriadis et Lefort, ces penseurs d'une gauche qui sut résister aux sirènes du totalitarisme

fermé le pays aux étrangers, personne ne savait ce qui s'y passait, ni ce qui subsistait du passé ; on parlait de famine. J'enfreignais un interdit, en Suisse l'anticommunisme était virulent, et je partais vers l'inconnu. » C'est au tout début d'*Une rencontre à Pékin*, ce récit intime que Jean François Billeter fait paraître aujourd'hui.

Dans ce bout du monde, où les armées de Mao ont pris le pouvoir moins de quinze ans plus tôt, le jeune étudiant suisse, arrivé



Rassemblement place Tien An Men, à Pékin, en août 1966, au début de la révolution culturelle. RUE DES ARCHIVES/PVDE

en 1963 à Pékin et resté trois années sur place, voit l'orage au loin mais, tel Fabrice à Waterloo, il vit ces événements sans avoir conscience que l'histoire s'écrit sous ses yeux. Il ne prend, par exemple, pas de notes. « Je ne me rendais pas compte de ce qui se passait », dit-il, joint à son domicile de Genève. De surcroît, tombé amoureux d'une jeune Chinoise, Wen, il concentre ses efforts sur la volonté de l'épouser à Pékin, ce qui lui demande de déplacer des montagnes. Obtenir le certificat de mariage tient du tour de force, mais le couple finit par réussir, puis par quitter le pays.

A son retour en Suisse avec Wen, Jean François Billeter écrit un texte à destination de ses proches pour leur expliquer l'atmosphère de ce Pékin du début des années 1960, de ce « monde statique », comme il l'appelle, juste avant les « années rouges » de la Révolution culturelle. Ces pages, qui ont donc d'abord circulé de manière privée, forment la première partie d'*Une rencontre à Pékin*. Sur la couverture figure une image de Wen, qui en est le personnage principal.

Comment expliquer que l'auteur ait mis cinquante ans pour composer le reste de ce livre ? Jean François Billeter raconte avoir mis beaucoup de temps à comprendre cette grande histoire, ces années noires de la Révolution rouge, ce maoïsme qui fascina tant de jeunes Occi-

**EXTRAIT**

« Pendant ma première année à Pékin, tout m'avait enchanté. La nouveauté de ce que je découvrais ne m'avait pas rendu aveugle aux aspects déplaisants de la réalité chinoise, mais en avait, pour ainsi dire, annulé l'effet négatif sur ma sensibilité. J'étais Stendhal en Italie. Le charme était maintenant rompu. J'étais privilégié, j'avais une chambre à moi, les cours que je suivais avec les étudiants chinois du département de littérature classique excitaient ma curiosité et les difficultés considérables que je rencontrais à cause de l'insuffisance de mon chinois ne faisaient que renforcer mon ambition. Mais la vétusté des équipements et la médiocrité générale de la vie quotidienne m'ont soudain accablé. Il régnait une monotonie due au fait que le régime interdisait toute initiative personnelle. »

UNE RENCONTRE À PÉKIN, PAGES 32-33

dentaux, et qu'il le fit grâce à des lectures, en particulier celles de Cornelius Castoriadis (1922-1997) et de Claude Lefort (1924-2010), les promoteurs de la revue *Socialisme ou barbarie*, ces penseurs d'une gauche qui sut résister aux sirènes du totalitarisme. Pour désigner ce phénomène, il parle de « mémoire décantée ».

Au-delà de ce nécessaire mûrissement, et de la compréhension progressive de la grande histoire, il a aussi fallu dévoiler les zones d'ombre de la mémoire familiale de Wen. Sa femme ne cherchait pas à comprendre plus avant pourquoi son père se trouvait dans le camp des ennemis du régime. « Elle détestait l'histoire, telle qu'elle lui avait été enseignée à

l'école. Elle avait été traumatisée par l'enseignement maoïste », explique-t-il. Le reste de la famille ne l'aidait guère. A chaque séjour en Chine – Jean François Billeter et sa femme y sont revenus en 1975, puis régulièrement à partir de 1980, et le récit de ces séjours constitue la deuxième partie du livre –, le sinologue interrogeait l'aîné des frères de Wen, qui faisait dévier la conversation et empêchait son cadet de parler. Il a fallu la mort du premier, en 1997, pour que le second se libère. Qu'il enregistre son histoire puis la transcrive par écrit. Ce texte forme la troisième et dernière partie de l'ouvrage.

Ainsi est dévoilé le secret de la famille : le père avait joué un rôle important dans la Chine nationaliste. Nous ne sommes plus dans les années de tourmente de la Révolution culturelle, mais dans celles, plus violentes encore, des années 1920 et 1930, où communistes, nationalistes et seigneurs de la guerre se livrent bataille avant de tomber d'accord, puis de s'affronter à nouveau. « C'est en écrivant ce petit livre que j'ai découvert qui avait été le père de Wen », explique Jean François Billeter.

En même temps qu'*Une rencontre à Pékin*, il publie *Une autre Aurélia*, consacré à la mort de sa femme, en novembre 2012. Deux livres qui se répondent. L'un sur leur rencontre, l'autre sur la vie sans elle : « Le début d'une aventure et la fin de celle-ci. » ■

## Pendant et après Wen



JEAN FRANÇOIS Billeter, qui fut professeur d'études chinoises à l'université de Genève, s'est fait connaître par ses études et ses essais, qu'ils concernent le penseur taoïste Tchouang-tseu (ou Zhuangzi), l'art chinois ou la traduction.

Les deux textes qu'il signe simultanément, *Une rencontre à Pékin* et *Une autre Aurélia*, détonnent dans cette œuvre. Ceux qui connaissent le sinologue retrouvent sa langue épurée, mais ils sont (agréablement) surpris

de le voir s'aventurer sur les chemins de l'intime : le premier livre nous raconte sa rencontre avec sa femme, Wen, à Pékin dans les années 1960. S'en tenant au plus près de ce qu'il a vécu à l'époque, il rend compte de son ignorance de jeune homme et de son incompréhension devant la Révolution culturelle (1966-1976) qui s'annonce, et qui va plonger la Chine au bord de la guerre civile. Sa description des jours précédant le départ de la capitale est à la fois cocasse et angoissante...

Dans le second ouvrage, il traduit le sentiment de l'absence après la mort de Wen. Dans *Aurélia*, Nerval cherchait une femme qui restait

insaisissable et sombra dans la folie ; Billeter se maintient au-dessus du gouffre en entretenant le souvenir de sa chère disparue : « J'ai été heureux avec elle, il faut que je le sois sans elle. Je lui dois cela. » ■ FR. BO.

UNE RENCONTRE À PÉKIN, de Jean François Billeter, Allia, 160 p., 8,50 €.

UNE AUTRE AURÉLIA, de Jean François Billeter, Allia, 96 p., 7 €.

Signalons, du même auteur, la réédition remaniée d'*Esquisses*, Allia, 112 p., 7,50 €.